

Les vétérinaires ont un mal de chien à former

■ La faculté de Médecine vétérinaire de l'ULg est saturée et les cas d'étude manquent.

Reportage Isabelle Lemaire

Nichée dans les bois du Sart Tilman, la vénérable (179 années d'âge) faculté de Médecine vétérinaire de l'ULg recèle quelques trésors cachés, héritage de sa création à Cureghem, en région bruxelloise, avant son transfert à Liège en 1991. De beaux meubles anciens décorent le bureau du doyen et, dans sa bibliothèque, on trouve l'Encyclopédie de Diderot, en édition originale, s'il vous plaît. Ce qui n'est pas possible de cacher en revanche, ce sont les centaines d'étudiants inscrits chaque année à la faculté liégeoise. On compte actuellement 188 primo-inscrits en Bac 1. En 1^{re} année de master, ils sont 377. Les infrastructures sont saturées.

Les Français, en masse

Il faut dire que l'ULg est la seule université belge francophone à dispenser un cursus complet en médecine vétérinaire. A cela s'ajoute un problème majeur. Depuis des années, la faculté vétérinaire est prise d'assaut par des étudiants

français. Dans leur pays, l'accès aux études est drastiquement filtré par un concours. Ils se rabattent alors vers les universités de Belgique francophone et notamment celle de Liège. En 2014, 570 étudiants étrangers, dont une immense majorité de Français, ont soumis une demande d'inscription... pour une soixantaine de places disponibles. Car un quota de 30% d'étudiants étrangers a été établi dans les universités. "Nous formons plus de vétérinaires que la France entière. Je dis souvent qu'on est la plus

grande faculté vétérinaire française", lance le doyen Pascal Leroy.

Il est l'un des quatre doyens à réclamer l'instauration d'un filtre aux études de vétérinaire, de manière à limiter le nombre d'inscrits et d'étudiants étrangers. Pascal Leroy est soutenu par son recteur, Albert Corhay, qui va essayer de convaincre ses homologues du bien-fondé d'un filtre.

La clinique vétérinaire universitaire de l'ULg comprend trois pôles, où élèves et particuliers peuvent amener leurs animaux en consultation (payante): équins, ruminants-porcs et animaux de compagnie. Cela ne suffit

pas. La faculté peine à trouver assez les animaux (morts et vivants) nécessaires aux apprentissages. Pourtant, elle récupère des "cas d'étude" jusqu'à Namur et Charleroi et a repris la gestion de la Fondation prince Laurent de Seraing. L'ULg a dû investir dans une clinique ambulatoire où les étudiants peuvent aller de ferme en ferme.

A 20 autour d'un cheval

Devant les installations du pôle équin, deux étudiants conduisent d'une main ferme un cheval nerveux, dont l'une des pattes est pansée. "Il n'est pas rare qu'ils soient 20 étudiants autour d'un cheval pendant les cours pratiques", nous expli-

que-t-on. On aurait bien voulu voir ça mais un membre du personnel, assez nerveux lui aussi, nous remballa sèchement. "Revenez avec une autorisation du doyen et il n'y aura pas de problème." Nous l'avons mais pas sur papier. Soit.

L'accueil à la clinique des animaux de compagnie est plus détendu. Le professeur Dominique Peeters examine un beagle de six ans. Trois étudiants (seule-

ment, un luxe) observent. Ils sont en 2^e ou 3^e année de master, "les seuls à pouvoir venir en clinique car les étudiants

sont trop nombreux et qu'il n'y a pas assez d'animaux", précise-t-il. Parmi eux, Julien Dessart et Anaïs Buchheit, une Alsacienne qui a échoué au concours en France. En bachelier, ils ont connu les amphithéâtres bondés et les cours dédoublés. "Si on veut vraiment une formation pratique, mieux vaut aller travailler chez un vétérinaire pendant ses congés. Beaucoup d'étudiants le font", confie Julien Dessart. "Oui, c'est là qu'on apprend le mieux, seul avec le vétérinaire", acquiesce Anaïs Buchheit. Il y a les stages. Pas trop difficile d'obtenir une place, selon les étudiants. "Ce n'est tout de même plus aussi facile qu'avant. Le mode de vie des vétérinaires a beaucoup changé. Certains ne veulent plus avoir un stage pendant toute la journée pendant huit semaines", signale Dominique Peeters.

Des étudiants solidaires

Alors, en cours pratiques, on se serre les coudes. "Pour les dissections, on est en groupe de huit. C'est gênant. On s'arrange entre nous pour venir à des plages horaires différentes afin que chacun puisse dissectionner toutes les parties de l'animal", indiquent les deux étudiants. Ils sont favorables à un filtre aux études. Leur professeur aussi. "Les étudiants sont tellement nombreux qu'on ne connaît même plus chaque prénom et que cela a un impact sur la motivation des enseignants."

"Si on veut une formation pratique, mieux vaut aller travailler chez un vétérinaire."

UN ÉTUDIANT DE L'ULG

Épingle

"Les étudiants n'ont pas eu voix au chapitre"

Filtre. La Fédération des étudiants francophones (Fef) et ses trois conseils étudiants universitaires ont réagi à l'appel des doyens à instaurer un filtre aux études de médecine vétérinaire. "La proposition d'instauration d'un

concours en fin de Bac 1 émane uniquement des doyens des quatre universités organisant la formation rejointrés par quelques académiques. Ce projet n'a fait l'objet d'aucune concertation via les voies démocratiques traditionnelles. Les étudiants n'ont, pour ainsi dire, absolument pas eu voix au chapitre dénoncent les organisations étudiantes. Pour la Fef, les principaux arguments des doyens pour demander la mise en place d'un concours (sous-équipement

problèmes d'infrastructures et d'encadrement) "relèvent du manque de financement" de l'enseignement supérieur, "dénoncé depuis plusieurs années par l'ensemble des acteurs". La Fef et les trois conseils ont décidé d'organiser des assemblées générales pour "rectifier auprès des étudiants le cadre général dans lequel s'inscrit ce débat". Les étudiants pourront s'y exprimer sur le sujet. **I.L.**